

MÉMOIRES DE CAPTIVITÉ

1940 - 1945



STALAG III A
Matricule 39873

« Toutes ces choses sont passées, comme l'ombre et le vent ».

Victor Hugo

AVANT-PROPOS

Les prisonniers de guerre 1940-1945

Près d'un million et demi de Français ont vécu en captivité en Allemagne au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Quels que soient les sentiments qu'il inspire, il y a là un fait historique d'une indéniable importance.

Cette épreuve subie par plusieurs générations de Français, méritait d'être relatée, et il faut lire dans leur totalité, l'évocation des faits qui pour de nombreux Français fut synonyme des heures les plus sombres de leur vie.

Souvenons-nous !

Fils de fer barbelés ! Vous serez de triste mémoire...

Vous évoquez l'exil, donc :

- La perte de la liberté individuelle,
- La douleur physique et morale,
- Le désespoir et les privations,
- Sur le champ de bataille, vous remplîtes un rôle moins tragique.

Cependant, pourquoi de nombreux prisonniers libérés, ont-ils été désagréablement surpris dès leur arrivée sur le sol de la patrie, par l'accueil peu enthousiaste des Français du nord, faisant contraste avec celui des Belges et des Néerlandais ! Étaient-ils donc des indésirables ?

SOMMAIRE

Prisonniers de guerre en Allemagne (1940/1945)

Chapitre I	page 6
• Stalags et Oflags	
• Surveillance	
Chapitre II	page 7
• La baraque	
• Le P.D.G.	
Chapitre III	page 10
• La faim	
• La sous-alimentation	
Chapitre IV	page 11
• Le dénuement	
• Combattre l'isolement	
Chapitre V	page 14
• Le marché d'esclaves	
• Les travailleurs affaiblis	
Chapitre VI	page 16
• Revirement de la population Allemande	
Epilogue	page 18
Avertissement	page 19

Chapitre I

Stalags et Oflags

En arrivant en Allemagne, parfois moins d'un mois après la défaite, les prisonniers français constatent avec surprise qu'ils sont, semble-t-il, attendus depuis longtemps.

56 « stalags » (stammlager : camp pour hommes de troupe) et 14 « oflags » (offizierlager = camp pour officiers) ont été construits à leur intention. Dans certaines régions cependant les baraquements des camps ne sont pas encore terminés et les prisonniers dorment sous la tente.

Surveillance

Les baraques s'alignent des deux côtés d'une large allée où il est interdit aux prisonniers de guerre (P.D.G.), de circuler et le long de laquelle des mâts portent des haut-parleurs. Les baraques sont souvent groupées par quatre et constituent un « block ».

Des clôtures de fil barbelé séparent les blocks les uns des autres ; les Allemands s'efforcent de morceler la masse des P.D.G. Une baraque isolée sert de local disciplinaire en plus de la prison, proprement dite, qui se trouve dans la zone administrative.

Celle-ci est située à l'entrée du camp ; elle est occupée par diverses baraques réservées aux services d'effectifs « kartel », aux services comptables, à l'infirmerie, aux magasins d'habillement et de matériel, etc. D'autres servent de logement aux soldats Allemands, et à leurs officiers, mais souvent la garde du camp a ses casernements à l'extérieur.

Les portes du camp sont faites de pièces de bois massives, entre lesquelles des fils de fer barbelés sont tendus. Les constructeurs se sont complus, apparemment, à leur donner un aspect rébarbatif et archaïque.

Au fronton figure l'inscription : « **ARBEIT MACHT FREI** » (le travail rend libre), quelle ironie !

Chaque camp couvre plusieurs hectares ; son enceinte est faite de deux clôtures de fils de fer barbelés entrecroisés d'environ quatre mètres de haut entre lesquelles du barbelé est jeté pêle-mêle, de manière à former un enchevêtrement infranchissable. Des miradors de bois dont la plate-forme couverte se trouve à environ huit mètres du sol se dressent, à égale distance les uns des autres, le long de l'enceinte. Les P.D.G., ne peuvent s'approcher de celle-ci.

Un ou deux fils de fer barbelés tendus sur des piquets à mi-hauteur d'homme, ménage le long de l'enceinte même, une bande de terrain d'une largeur de deux à trois mètres où il est interdit de pénétrer. Les sentinelles placées dans les miradors tirent, sans sommation, sur ceux qui enfreignent cet ordre. Des soldats allemands, accompagnés de molosses, effectuent constamment des rondes, à l'extérieur du camp, afin de déceler des brèches éventuelles.

La nuit au moindre bruit suspect, les sentinelles, du haut de leurs miradors, balayent le camp du faisceau de leur projecteur. Des gardes, tenant des chiens en laisse, arpentent les allées qui séparent les baraques.

En général un assez grand espace s'étend entre l'enceinte et les baraques ; c'est l'endroit où, pendant le jour, les P.D.G., peuvent vaquer. Entre les baraques se trouvent les latrines constituées, selon le principe des « feuillées militaires », d'une longue et profonde fosse, le long de laquelle court une barre de bois qui sert de siège. Grâce à la poudre désinfectante répandue dans ces lieux, l'air ambiant est peu pollué.

Au centre du camp s'élèvent les cuisines, installations très sommaires car elles ne comportent que de larges cuves chauffées par le dessous ; une cantine y est généralement accolée, elle consiste en un comptoir où les P.D.G. peuvent, en principe, acheter des pacotilles ; mais la cantine est, la plupart du temps, dépourvue de tout.

Chapitre II

La baraque

Elle est souvent construite selon un modèle unique, une bâtisse de bois ou d'aggloméré de ciment, sans étage, cinq ou six fois plus longue que large et reposant sur de courts pilotis. Isolée du sol, pourvue d'un toit couvert de toile goudronnée, elle offre certaines garanties de salubrité, bien que la minceur de ses parois la rende difficile à chauffer l'hiver (puisque que le combustible est quasi inexistant), et la défende mal contre les ardeurs de l'été (de - 32°, à + 30° selon la saison).

Un lavabo au sol cimenté la sépare en deux, un tuyau parfois muni de robinets, parfois simplement percé de trous distribue l'eau nécessaire à la toilette. Dans certains camps l'eau n'est donnée que quelques heures par jour ; dans d'autres, elle n'est pas rationnée. En outre, les P.D.G., au début, ne reçoivent ni savon, ni lessive. Chacune des deux demi baraques, qui communiquent par la double salle d'eau commune, a une entrée en fronton et peut être considérée comme autonome ; Deux cents hommes en moyenne (chiffre souvent dépassé) l'occupent.

Une telle concentration est possible par le système des châlits à trois niveaux, permettant l'empilement des P.D.G. Les couchettes superposées s'élèvent à environ un mètre l'une au-dessus de l'autre ; celle du haut mettant l'occupant à portée du plafond de la baraque ; un homme de haute stature ne peut se dresser sur son séant, sauf s'il est logé au dernier niveau. Lorsqu'ils sont debout, les occupants de la baraque ne peuvent se tenir tous ensemble dans l'allée centrale qui court entre les deux rangées de couchettes superposées et où se trouvent également une table, des bancs et un poêle.

Les appels doivent avoir lieu à l'extérieur, quel que soit le temps et ce, impérativement. Une des caractéristiques de la vie des P.D.G. dans les camps consiste dans ces sorties et ces entrées susceptibles; le P.D.G., retrouve, chaque fois, avec plaisir, la couchette d'où les innombrables appels, les rapports, les formalités administratives le chassent sans cesse. Les couchettes sont dépourvues de paille, l'occupant repose sur les lattes amovibles constituant le fond de son lit ; l'absence de paille occasionne des douleurs aux reins et aux côtes. Il dispose d'une couverture ; la paille, lorsque le P.D.G., en a reçu une, consiste en une enveloppe de fibre de bois ; celle-ci, sous le poids du corps, ne tarde pas à se réduire en sciure qui passe par les mailles de l'enveloppe et par les interstices des lattes de la couchette et tombe sur le visage du dormeur de la couchette inférieure.

Les couchettes

Aussi, les couchettes supérieures sont-elles, particulièrement, les plus convoitées ; d'autant qu'elles ménagent un plus large espace en hauteur. L'hiver sous le plafond, l'air est plus chaud qu'au sol ; par contre, l'occupant de la couchette supérieure doit se livrer à des exercices éreintants, chaque fois qu'il veut en descendre ou y reprendre sa place.

Le P.D.G.

La baraque, qui sent le bois neuf, apparaît au P.D.G. comme un lieu étrange, sans âme où, encore à demi solitaire, (les affinités n'ont pas eu le temps de se nouer dans le désordre des convois ou des colonnes), il attend du courrier des siens, qui ne vient pas ; celui-ci lui permettrait de reconstruire mentalement un environnement, de reprendre une vie supportable, maintenant que retombe le tourbillon dans lequel il a été jeté, à son corps défendant.

Aussitôt son arrivée au camp, il est immatriculé après avoir subi une fouille, on le dépouille du peu d'objets qu'il possède encore (bijoux, briquet, canif, argent, etc.), ensuite il est poussé dans une salle de douche, où dans un angle, se trouve

un baquet contenant une pâte détersive brune à laquelle semble mêlée de la poudre de pierre ponce en guise de savon.

Les vêtements ne sont pas désinfectés et en les rendossant le P.D.G. , retrouve sa vermine ; par ailleurs, il n'est soumis à aucun examen médical ; au terme de cette phase, il est dirigé vers les locaux d'immatriculation où ses cheveux sont tondus, on le prive de sa barbe, et de sa moustache ; ensuite, il est photographié de face, portant sur la poitrine une ardoise où un numéro est inscrit, il retrouve ce matricule, ajouté au numéro du camp sur un rectangle de métal (6 cm x 4 cm) tenu par un cordon qu'il devra impérativement porter en scapulaire.

Lorsqu'il se retrouve dehors, dans le camp, il a cessé d'être le sergent DUBOIS ou le chasseur à pied DUPONT ; il est le « KRIEGSGEFANGEN », prisonnier de Guerre.

La dernière phase consiste à lui prélever ses empreintes digitales, puis un interprète (souvent Alsacien) le soumet à un interrogatoire d'identité à la vue de ses papiers militaires, (s'ils n'ont pas été égarés ou détruits avant sa captivité). La photographie, les empreintes digitales et tous les renseignements le concernant figureront sur une fiche dite « meldung » (état signalétique).

Chapitre III

La faim

Les distributions de nourriture, ne tardent pas à être effectuées à l'intérieur des baraques où l'effectif est divisé en groupes ; le chef de chaque groupe a la lourde tâche de préparer les parts ; pour éviter les contestations on pèse chaque portion individuelle de pain sur une balance romaine de fortune et l'on tire chaque morceau au sort. La distribution de la soupe pose d'autres problèmes, bien qu'en principe les liquides soient plus faciles à mesurer que les corps solides. Que la même quantité de soupe soit donnée à chacun ne suffit pas, il faut que dans chaque gamelle, l'épaisseur du brouet soit identique ; pour cela, durant tout le temps de la distribution, un P.D.G. agite énergiquement à l'aide d'un bâton le contenu du récipient où puise le chef de groupe.

Distribution de la soupe

Toutes les descriptions précédentes sont valables durant les premiers mois de captivité ; par la suite, à la faveur des dons venus de France, la faim se fera moins ressentir.

Les camps changeront d'aspect, on y trouvera bientôt une organisation assez complexe, théâtres, bibliothèques, lieux de culte, « agences de voyages » (pour les évasions), formations politiques, clubs sportifs, officines de marché noir,....., rien n'y manquera... sauf la liberté.

La sous alimentation

Les Allemands n'ont jamais été pris en défaut en ce qui concerne l'organisation ; ainsi peu de temps après son arrivée au camp, le P.D.G., (K.G.) se sent pris dans de strictes structures. Des horaires invariables lui sont imposés pour son réveil, les repas, les appels, l'extinction des feux ; la nourriture est minimale mais il en reçoit quotidiennement, « la juste ration » ; elle consiste, le matin, en un quart de litre d'eau chaude à peine tintée et aromatisée d'un soupçon de malt ou orge grillée ; à midi , par une soupe à base d'orge perlée, de pommes de terre, souvent non épluchées et à moitié gâtées ou gelées ; de rutabagas ou de farine de légumineuses ; le soir, par un morceau de pain noir (parfois rassis et moisi) d'environ 200 grammes, accompagné d'un peu de margarine, de charcuterie ou de marmelade de betterave.

En imaginant que 80 % des calories absorbées par un homme sont fournies par des céréales tels le pain, légumes, féculents ou du sucre, ces aliments non distribués au K.G., indispensables à l'organisme ne sont pas satisfaisants, de même les protéines animales nécessaires lui font assurément défauts dans son alimentation, inutile de faire état de l'absence de vitamines.

Chapitre IV

Le dénuement

En résumé, les centaines de milliers de militaires Français enfermés dans ces camps sont voués au dépérissement ; ainsi, quel que soit leur grade, ils ne devront de survivre qu'aux envois de vivres de la Croix- Rouge, aux colis

familiaux, et aux suppléments de nourriture qu'ils recevront en allant travailler hors camps, dans les « Kommandos ».

On ne saurait trop insister sur ce point, en effet, la nourriture distribuée dans les camps ne dépasse guère, en quantité comme en qualité, celle que reçoivent les détenus dans les camps de concentration.

Il est indéniable que l'état de demi-famine dans lequel se trouvent les K.G., au début de leur captivité, engendre en eux une certaine agressivité ; des disputes éclatent à tout propos, ils se querellent autour des cuisines où les poubelles d'épluchures éveillent la convoitise générale.

La situation misérable des K.G., n'est pas seulement révélée par ces visages hâves ; l'habillement a également souffert, on n'aperçoit qu'uniformes sales et déchirés, plusieurs hommes n'ont plus de coiffures, ni même de guêtres. Les longues marches au cours de la retraite ajoutées à celles accomplies pour atteindre les camps de captivité, ont eu raison des brodequins ; de même, aucun K.G., ne possède de linge de rechange. Ce dénuement contribue largement et sans conteste à la démoralisation collective

Un vaste marché de troc s'est établi dans les espaces libres du camp, au pied des miradors, on échange l'objet qu'on a pu sauver durant la débâcle et de la fouille contre un quignon de pain ou quelques cigarettes ; moins par souci de la morale que parce que le vaste rassemblement provoqué par le marché leur semble contraire à l'organisation et à la discipline imposées ; les gardiens font souvent irruption au milieu de l'attroupement et le dispersent sans ménagements d'ailleurs les chiens, lâchés, déclenchent la panique ; malheur à qui trébuche et tombe ! Plusieurs K.G., meurent sous les crocs des molosses ou sont affreusement blessés.

Combattre l'isolement

Pourtant, en dépit des vicissitudes (faim, désarroi, ...) une vie sociale s'esquisse timidement ; en effet, dans le désordre des convois ou dans les lieux de triage, la plupart des K.G., ont perdu leurs camarades d'unité et se trouvent isolés ; or pour le K.G., cet homme coupé de son pays, de sa famille, l'amitié est un réel oxygène moral.

Psychologiquement, même enclin à l'altruisme, aux sentiments humanitaires, etc., il n'est guère possible de vivre à plusieurs ; on vit à deux, à trois, voire à quatre ; mais surtout à deux. Aussi, pour se créer des amis ces captifs se groupent par province ; à longueur de journée ces hommes déambulent à travers les baraques, en répétant à voix haute le nom d'un département ou d'une ville. Déjà, des cercles

restreints se forment à l'extérieur, au coin des baraques ; chacun de ces petits groupes a bientôt son emplacement réservé, ses heures de rencontre.

Dans ces espaces encore disponibles, d'autres initiatives permettent d'organiser une société ou un semblant de société. Il convient également de signaler d'une part, l'activité des Aumôniers, et, d'autre part, les premières tentatives de spectacle.

Cependant, comme le pain manque ; il est prématuré de songer à organiser réellement la vie des K.G., à l'intérieur des camps. La plupart d'ailleurs ne sont pas appelés à y séjourner durablement ; ils vont former des « Kommandos » de travail répartis dans la région périphérique. Ils s'en félicitent, puisqu'au camp ils se sentent menacés dans leur existence ; à l'extérieur, s'offrent des chances de salut : « Une nourriture meilleure et des possibilités d'évasion ». Entrer en contact avec la population Allemande, n'effraie point les K.G. ; souvent en traversant une ville sous bonne escorte, ils entendent les lazzi des passants, reçoivent des pierres lancées par des enfants : moments d'humiliation profonde où les plus pacifiques se sentent devenir fous d'impuissance.

Mais, malgré ces ricanements, ces injures, ces éclairs de méchanceté dans des yeux innocents d'enfants, les Français n'imaginent pas autour d'eux une haine unanime ; ce n'était, il est patent, que de courtes flambées de cruauté imputables aux excès de la propagande Nazie et au tempérament local ; la population Allemande, surtout, rurale, dans son ensemble, se contient mieux. Au demeurant, le K.G., qu'il répugne ou non à entrer en contact avec les civils Allemands, n'a pas la possibilité de se soustraire à son envoi en Kommando de travail. Quelques, catégories de Français peuvent demeurer au camp provisoirement ou durablement : les officiers, les sanitaires (infirmiers, brancardiers) les handicapés physiques, les Nord-Africains, les Noirs, car non acceptés par la population, et, tous ceux ayant un emploi reconnu dans le camp ou autour du camp ; en sortant des camps pour aller travailler dans un Kommando, le K.G., ne change pas de maître, il en trouve seulement un de plus son employeur civil.



Chapitre V

Marché d'esclaves

Les K.G., partant en groupes d'importance variable pour travailler hors des camps, ne sont pas sélectionnés selon leur qualification professionnelle, mais pour satisfaire aux offres d'emplois des entreprises et des exploitants agricoles ; ce qui explique que les autorités du camp puisent un peu au hasard, on vide une baraque ou une demi baraque. Quelques gardes en armes munis d'une feuille de route pour chaque groupe, (d'importance inégale) et, un morceau de pain par homme, les convois s'acheminent vers la gare la plus proche, pour embarquer dans des wagons à bestiaux ; le trajet s'effectue dans des conditions pénibles : changements constants de trains à des endroits prévus ; suivis de longues marches, pour enfin arriver dans une agglomération plus ou moins conséquente ; là, les hommes sont parqués dans quelques baraques désaffectées qu'une clôture de barbelés entoure. Le Kommando est installé. Il fait partie d'un « KREIS » , sous - secteur de la circonscription d'une compagnie ; il porte un numéro auquel est accolé l'indicatif du Stalag et les lettres G.W. « gewerbe » (métier). Cependant le plus grand nombre des K.G., est affecté aux travaux des champs. Dès l'arrivée du groupe, l'endroit du rassemblement devient un réel « Marché d'Esclaves ». Les agriculteurs, autorisés à employer un K.G., (ils ont, en général, un fils aux Armées) viennent effectuer leur choix ; ils jaugent du regard la robustesse des hommes (à l'époque, et compte tenu des privations endurées, la vigueur faisait défaut) qu'ils ont devant eux, ils s'approchent et palpent les muscles. Enfin, s'ils se décident favorablement, ils demandent au K.G., son prénom ; ils le répètent en le Germanisant, du moins pour la prononciation, car tous ne savent pas que Pierre = Peter ; Louis devient Ludwig ; et que Jean est synonyme de Johann, etc. ; par contre le K.G., lui, n'apprendra le nom de son employeur que plus tard, et souvent par hasard. Parfois, les employeurs ont à leur disposition un manuscrit, indiquant en Français l'avertissement suivant :

« Si, vous ne travaillez pas, vous serez sévèrement puni ».

Le civil fait lire à son K.G., le contenu liminaire du document et le conserve, c'est tout ce qu'il a à lui dire ; pour le reste les gestes suffiront. Dans ces Kommandos, le K.G. est d'abord astreint aux tâches les plus pénibles ou du moins, les plus

fastidieuses, comme celle qui consiste, par exemple, à désherber un champ à la main dix heures par jour. De plus, le valet de ferme s'empresse de se décharger sur lui de la partie la plus rebutante du travail.

Travailleurs affaiblis

La nourriture, dans les fermes, est en général, suffisante ; il arrive pourtant que les K.G., réduits à la portion congrue en viennent à chaparder des pommes de terre dans l'auge des cochons. Par ailleurs, les injures, les menaces, les bourrades, dont le K.G. est parfois l'objet de la part du cultivateur, provoquent logiquement une tension très violente ; aussi, il apparaît à court terme, qu'un K.G., ne peut demeurer longtemps chez l'exploitant à qui il déplaît ; d'autant que ce dernier maltraité, travaille le moins possible et fait sentir à son employeur, ainsi qu'à son entourage qu'il les hait. Souvent, le K.G., mal vu ou récalcitrant est remplacé par un de ses camarades du Kommando, en opérant une permutation. Ce changement est réalisé par les Autorités.

Toutefois, dans certains cas, le K.G., est renvoyé à son Stalag où il est incorporé dans un Kommando d'une autre nature. Il passe ainsi de la ferme à la voie ferrée, à la carrière, à la poudrerie, à la mine de sel, etc. ; ces changements d'affectation, n'apportent guère d'amélioration au sort de l'intéressé. Dans presque tous les domaines de l'activité économique, l'emploi des K.G., évoque les méthodes de l'esclavagisme.

Les Autorités Allemandes, s'attendent à un rendement assez faible de la part de ces travailleurs, ce qui les amène à placer, deux, voire trois hommes, là où, dans des circonstances normales il n'en faudrait qu'un ; en outre, les Français affaiblis ou ne sachant pas encore se servir adroitement des outils qui leur sont remis (de nombreux bureaucrates figurent parmi les captifs envoyés dans les Kommandos), sont souvent victimes d'accidents du travail qui, bien que bénins à l'origine, entraînent, dans bien des cas, d'assez graves infections. Malgré cela et au surplus, le manque de soins, l'indifférence des employeurs qui refusent d'exempter de travail le blessé n'en sont pas les seules causes ; d'une part, les K.G., se trouvent dans un état physique déficient qui les prédispose à l'infection ; d'autre part, leur mauvais état moral la favorise. Se faire du mauvais sang, et l'on sait que ces hommes ne cessent de s'en faire depuis des mois, n'est pas une image gratuite, une façon de parler : c'est une réalité physique.

De ce fait, à la moindre blessure, au moindre traumatisme, le « mauvais sang » du K.G., se manifeste et vient aggraver le mal, la furonculose est également très répandue.

Chapitre VI

Revirement de la population Allemande

Dès l'automne 1940, les K.G., qui déchargent des sacs de ciment, des briques, des madriers, du charbon, des balles de paille, de foin, de laine de verre, des bouteilles d'oxygène, qui creusent des canalisations, qui étalent du ballast entre les voies ferrées, qui débitent des arbres, qui extraient de la pierre dans les carrières, ou du sel dans les mines, ont plus ou moins, une allure de bagnards ; ils ne vont pas de sitôt changer d'aspect. Néanmoins, les autorités allemandes envisagent une utilisation plus rationnelle, malgré le très faible rendement (30%) de cette énorme masse de main - d'œuvre.

En effet, si lors de la formation des Kommandos, les autorités se sont, la plupart du temps, bornées à puiser de façon aveugle dans la masse des K.G., elles ont parfois dirigés certains de ces derniers vers des emplois correspondant à leur qualification professionnelle. Ainsi, on trouve des K.G., travaillant comme ouvriers boulangers ou ouvriers bouchers ; des cuisiniers sont en fonction dans des cantines de chantiers ou d'usines ; des menuisiers manient le rabot, des serruriers, la lime.

Dans le large éventail des tâches exécutées par ces hommes, certaines images contrastent avec celles qui évoquent les « travaux forcés » ; non loin de ses camarades qui piochent la terre ou déchargent des matériaux lourds sous la pluie ou la neige, au milieu des hurlements d'un contremaître allemand, un K.G, sert des chopes de bière à ces mêmes Allemands ; un autre travailleur est penché sur sa table dans un atelier de dessin, un autre roule au volant d'un camion-benne. Dans les Kommandos agricoles apparaissent les premiers signes, de l'implantation Française ; le K.G, commence parfois à se substituer au maître (mobilisé) de la ferme.

Dans bien des cas, peu à peu, il usurpera son autorité et le remplacera auprès de son épouse devenue veuve de guerre. Le K.G., de Kommando agricole, plus que ses camarades des autres Kommandos, parvient, en général, à se faire comprendre des civils et à interpréter l'essentiel de leurs propos. Au cours du rigoureux hiver 1940 (- 32°) qui éprouve fort les K.G. français peu accoutumés à de telles températures, et souvent insuffisamment vêtus, ce n'est qu'une très légère détente de compassion qui s'amorce entre la population et les captifs ; ainsi, le casse-croûte que le K.G. , trouve dans la brouette ou le wagonnet qu'il a laissé au bord du chemin, le coup de coude timide d'un ouvrier compréhensif, le sourire d'une femme, le salut d'un vieillard qui dit « guten tag » (bonjour) au lieu du

« HEIL HITLER !!! » , le soupir apitoyé d'un civil qui s'en va en secouant la tête et en maudissant la guerre entre ses dents.

La disparition, surtout, de la curiosité malveillante des passants lorsque les prisonniers de guerre français, traversent une ville sous la conduite de leurs sentinelles ; tout indique que les sentiments d'une partie de la population allemande à l'égard des K.G. français évoluent.

Ne jamais oublier...

- Que notre captivité soit un enseignement.
- Que la liberté ne soit plus un vain mot, nous en connaissons trop le prix !...
- Que l'égalité soit la même aujourd'hui dans notre bonheur retrouvé, qu'hier dans le malheur de l'exil !...
- Que la fraternité continue à régner parmi nous à l'exemple des stalags et des kommandos !

EPILOGUE

Au terme de cette épreuve déprimante, endurée moralement et physiquement dans des conditions pénibles, les K.G. espéraient néanmoins une proche libération. Cette éventualité était fondée sur des rumeurs propagées par la population sur la situation désastreuse, sur tous les fronts, des armées du III^{ème} Reich. L'évidence de ce constat apparut lors de la capitulation imminente des belligérants allemands.

Sitôt subvenue la fin des hostilités, les K.G. cantonnés dans les oflags ou les stalags ont été libérés, selon les secteurs conquis par les armées alliées ; à l'inverse, ceux des commandos se libérèrent de leur propre initiative en s'efforçant de rejoindre les bases des unités alliées.

Dans ce contexte, reste à déterminer le processus de ma libération ainsi que le retour vers mon domicile en France. Pourtant, malgré ma lucidité intacte, les souvenirs me manquent pour évoquer la suite continue des événements qui y contribuèrent.

- circonstances de ma libération (date, lieu, libérateurs) ?
- moyens de transport (mode, point de départ en Allemagne, point d'arrivée en France) ?

Ces éléments importants se sont estompés depuis, ce qui rend la reconstitution de mon itinéraire final particulièrement obscure. Le cerveau humain est bien mystérieux et la mémoire sélective ; il a conservé la trace des événements tragiques de ma captivité mais effacé les derniers jours du dénouement heureux de ces événements.

Ainsi s'achève la période calamiteuse de ma jeunesse sacrifiée à cet exil forcé.



AVERTISSEMENT

Quelques vérités historiques

Bilan de la guerre 1939-1945 :

- 32 millions d'hommes tués sur le champ de bataille ;
- 20 millions de civils morts dans les bombardements aériens ;
- 25 millions de personnes mortes dans les camps de concentrations ;
- 29 millions de personnes blessées ou mutilées.

Soit près de 80 Millions de morts !

Ces chiffres sont à méditer !!